

Feuilleton du Pays du dimanche : Honneur pour Honneur

Autor(en): **Stéphane, Marie**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **1 (1906)**

Heft 33

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-256236>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

LES FLEURS

Si nous parlions un peu des fleurs? Un mot sur leur coloration naturelle, leur coloration artificielle, et leur conservation vous déplaierait-il, chères lectrices du *Pays du Dimanche*? Nous sommes en pleine saison fleurie.

Les couleurs qui ornent les fleurs peuvent être ramenées au nombre de quatre : le rouge, le bleu, le jaune et le blanc, si tant est que le blanc soit considéré comme une couleur, plutôt que comme la réunion de toutes les couleurs. Avec cette palette rudimentaire, la nature a pu composer une variété infinie de teintes, de nuances et de tons ; elle a su adapter harmonieusement ceux-ci à la forme des fleurs, aux jeux de lumière qui en font valoir la beauté. Il en est résulté ces merveilles inimitables que sont en ce moment les parterres de nos jardins.

Examinez toutes les fleurs de ces jardins, vous ferez la curieuse remarque suivante : aucune espèce ne se présente avec plus de trois couleurs différentes : c'est ainsi que l'on trouve des roses jaunes, rouges ou blanches ; on n'en voit pas qui soient bleues. Les verveines sont bleues, rouges ou blanches, mais il n'en existe pas de jaunes. Vous verrez des pensées bleues, jaunes ou blanches ; vous n'en verrez point de rouges. Le lis bleu est inconnu, mais les lis blancs, jaunes et rouges sont très répandus.

Cette particularité trouble, inquiète l'homme, qui a toujours désiré l'impossible : il ne faut donc pas s'étonner s'il a essayé de forcer la nature à lui fournir des roses bleues, des tulipes noires, des lilas jaunes, des œillets verts. Les vieux formulaires contiennent pres-

que tous des recettes pour produire ces fleurs singulières : d'après eux, il suffit d'ensemencer des graines ou de repiquer des plants dans du terreau fin et sec. et d'arroser celui-ci, matin et soir, avec une décoction de bois de campêche ou de nerprun, suivant que l'on désire des fleurs rouges ou des fleurs jaunes ou vertes. En employant une décoction de noix de galle et de vitriol, on produit des fleurs noires comme de l'encre.

Mais, depuis que l'usage des couleurs d'aniline s'est répandu dans les industries tinctoriales, il n'est plus question d'arrosages au bois de campêche, au nerprun ou à la noix de galle ; c'est la fuschine, l'éosine, etc., qui sont préconisées pour la transformation des fleurs. L'action de ces nouveaux produits est d'ailleurs si rapide, qu'on ne cherche plus à opérer par des arrosages successifs ; on se contente d'agir directement sur les fleurs elles-mêmes, comme l'indiquent les procédés suivants.

En plaçant la tige d'une fleur dans de l'eau colorée avec une couleur d'aniline, on voit la couleur s'élever rapidement dans la tige, gagner la fleur et la transformer : l'écarlate d'aniline donne des fleurs rouges, l'indigo donne des fleurs bleues ; le mélange des deux couleurs produits des tons très variés.

Le bleu de méthylène, le violet de méthylaniline, l'orangé, l'éosine sont également employés pour faire changer la couleur des fleurs : on écrase l'extrémité des tiges coupées et l'on place celles-ci dans la matière colorante plus ou moins diluée ; dès que la coloration désirée est obtenue on retranche les parties écrasées et l'on fait tremper les tiges dans l'eau fraîche pendant quelques instants.

Pour modifier la couleur des lilas, par exemple, on les place dans un flacon de dix

centilitres dans lequel on a versé 5 grammes de matière colorante ; deux heures suffisent pour que le changement de couleur ait lieu.

Le bleu de méthylène donne du bleu clair ; le violet de méthylaniline donne du rouge saumoné ; l'orangé, du jaune soufre, et l'éosine donne du carmin.

Le muguet exige six heures pour devenir bleu ou rouge ; les fleurs blanches de narcisse prennent une teinte pourpre prononcée, après douze heures ; les asphodèles, les jacinthes, les cyclamens, les tulipes, sont complètement transformées par ce procédé, après un laps de temps variable. Chez certaines fleurs, la coloration n'est pas uniforme : la nouvelle teinte se répand sur les pétales, tandis que le calice reste intact. Chez d'autres fleurs, la coloration s'accroît seulement sur les nervures ; il en résulte des effets originaux très décoratifs. Les fleurs ainsi transformées se conservent tout autant que les autres.

Enfin, il est bon de rappeler une expérience chère à tous les écoliers ; en exposant une fleur à la vapeur sulfureuse d'une allumette, on la décolore presque entièrement ; c'est ainsi que l'on peut faire des violettes blanches.

Mais tous les procédés qui viennent d'être indiqués ne donnent que des produits maquillés ; les couleurs naturelles sont encore les plus belles, les plus tendres, les plus agréables ; le mieux est de savoir les conserver pour en jouir plus longtemps.

Pour que les fleurs coupées se fanent aussi tard que possible, pour les garder avec toute leur fraîcheur primitive, on use de certains artifices enseignés par la pratique.

D'abord, au moment de l'expédition il faut placer les fleurs dans une atmosphère appropriée, et surtout les préserver de la chaleur

éludé ma question pour éviter de faire ce serment.

Un éclair passa dans les yeux de la jeune fille. Son regard sembla entrevoir le mystère.

— Gauthier a refusé de vous répondre, mon père?... C'est qu'il connaît le coupable et qu'il se sacrifie pour lui, alors ! dit-elle ardente comme si elle touchait la vérité du doigt.

Le banquier hochait la tête avec un mouvement négatif, incrédule il répliqua :

— Il y a de l'héroïsme à exposer sa vie pour sauver celle d'un autre ! Il ne peut en être ainsi lorsqu'il s'agit de l'honneur. Quel motif, du reste, peut avoir Lenorcy pour sacrifier ainsi le sien?... Je n'en vois pas !

— Qui sait?... murmura pensivement Chantal, étreinte soudain par une pensée cruelle.

Comme malgré elle, elle rapprochait dans

Feuilleton du *Pays du dimanche* 31

Honneur pour Honneur

par Marie Stéphane.

Celle-ci ne bougea pas, son regard restait rivé dans une expression suppliante sur celui du banquier.

— Non, mon père, je ne suis pas folle, protesta-t-elle doucement. J'aime M. Lenorcy comme je n'aimerai jamais personne autre ! Cependant, si vous me l'ordonnez, j'ensevelirai cet amour au plus profond de mon être, et je ne vous en reparlerai jamais. Mais ce soir, oh ! de grâce, laissez-moi vous affirmer que notre ami n'est pas, ne peut pas être le coupable ! ajouta-t-elle en martelant chacun de ces mots.

Il eut un sourire amer :

— Tu es une avocate convaincue, Chantal.

Elle se redressa :

— Mais lors même qu'il eût été en mon pouvoir de supprimer ces preuves, l'idée de le faire ne me serait jamais venue, mon père ; car j'estime que cette suppression eût impliqué un doute qui ne pouvait m'effleurer, répliqua-t-elle fièrement.

— Explique-moi comment ces objets ont pu se trouver sur le lieu même du vol, alors?... Et les réticences de Gauthier, que signifient-elles ?...

— Les réticences?... interrompit Chantal d'un ton surpris.

— Parfaitement ! je dis bien, des réticences. J'aurais cru à l'innocence de Lenorcy s'il avait seulement consenti à me jurer qu'il n'est pas entré dans le bureau, fit-il avec animation. Or, au lieu de répondre comme j'étais en droit de l'exiger, il a

sèche; pour cela, on les enveloppe de feuillages ou de mousses légèrement humides; on a soin de les emballer dans des boîtes à claire-voie ou dans des paniers, où elles sont légèrement comprimées pour empêcher leur ballonnement. Dès leur arrivée, on les place dans des vases où leurs tiges plongent dans l'eau fraîche. On peut employer de l'eau distillée ou de l'eau de pluie, cela n'en vaudra que mieux, car les fleurs se conserveront ainsi plus longtemps.

Si, malgré toutes les précautions prises, les fleurs étaient fanées au moment où l'on se prépare à les utiliser, on pourrait leur redonner de l'éclat par le moyen suivant. On prend un pot de la contenance d'un litre, on le remplit de mousse et on y verse de l'eau chaude à 90°, c'est-à-dire près de son point d'ébullition. On pique les fleurs dans la mousse et l'on recouvre le tout d'une cloche de jardin. Au bout de deux heures, toutes les fleurs ont repris leur entière fraîcheur. Ce moyen réussit toujours, si l'on opère dans une pièce bien chaude.

C'est d'ailleurs sur le même principe qu'est basé le procédé suivant, préconisé pour rejuvenir les fleurs qui ont séjourné dans des vases, potiches et jardinières placés dans une atmosphère surchauffée.

On expose ces fleurs à la vapeur d'eau, pendant quelques minutes, puis on plonge leurs tiges dans l'eau bouillante, sur un quart ou un cinquième de leur longueur, et on les laisse ainsi pendant un certain temps: à mesure que l'eau se refroidit, la fleur recouvre sa fraîcheur. On coupe ensuite les tiges pour supprimer la partie qui a touché l'eau bouillante et on replace les fleurs dans l'eau fraîche. On recommence le traitement chaque matin.

Le procédé est efficace, car il a pour objet d'exciter l'évaporation à la surface de la fleur et de provoquer la circulation de la sève, c'est-à-dire la vie, dans ses tissus et dans ceux de sa tige, circulation qu'exalte encore l'action de l'eau bouillante. Mais il est bien évident que cette revivification ne peut se répéter qu'un certain nombre de fois. Lorsque tous les sucS nourriciers sont passés de la tige dans la fleur, lorsque toutes les cellules se sont remplies d'eau pure, il n'est plus possible à la fleur de briller et de vivre; mais enfin son existence aura été prolongée notablement, pour le plus grand plaisir de nos yeux.

Un procédé moins complexe que les précédents consiste à pulvériser de l'eau pure sur les fleurs et à les piquer ensuite dans du sable

son esprit l'attitude de Gauthier lui affirmant, hier, avoir entrevu son frère dans l'après-midi, de la répulsion qu'il n'avait pu dissimuler ce soir, lorsqu'elle avait parlé d'appeler Luc à son aide pour trouver le voleur.

Si ce coupable allait être?... Mais non! non!... C'était horrible d'accueillir cette pensée, elle s'en voulait d'avoir pu la concevoir; et plus elle tentait de la repousser, plus elle s'imposait obsédante et douloureuse.

Ne serait-ce pas épouvantable si, pour prouver l'innocence de son fiancé, elle devait accuser son... Mais non! Quelle absurde et invraisemblable idée s'emparait donc d'elle pour la torturer? Luc était loin, si loin..., heureusement! Son affection fraternelle pouvait se rassurer.

La voix grave du banquier, en résonnant dans la haute pièce, arracha la jeune fille à sa douloureuse songerie.

— Laisse-moi, enfant, j'ai besoin d'être seul.

— Vous me pardonnez mon aveu à Gauthier? demanda-t-elle tendrement.

ou dans de la mousse que l'on aura préalablement arrosés avec de l'eau additionnée d'un peu de sulfate d'ammoniaque ou d'esprit de bois. Cela rend l'eau plus subtile, disent les horticulteurs; en réalité, ce mélange a pour but de faciliter l'ascension de l'eau dans les vaisseaux capillaires dont l'intérieur des tiges est garni.

Avant chaque opération, il faut avoir soin de couper l'extrémité de la tige de la fleur, parce que, généralement, les cellules y sont devenues inactives, soit qu'elles aient été brisées, soit qu'elles aient été obstruées par leur séjour prolongé dans l'eau.

Voici une autre manière de procéder :

On asperge les fleurs avec de l'eau fraîche, puis on les place dans un vase contenant de l'eau de savon; chaque matin on retire le bouquet de l'eau de savon et on le place dans de l'eau pure en l'inclinant pour faciliter l'ascension de l'eau; on le laisse ainsi pendant quelques minutes, on le retire, on asperge les fleurs avec de l'eau pure et l'on place de nouveau le bouquet dans un vase contenant de l'eau de savon; celle-ci doit être changée tous les deux ou trois jours, plus souvent même, si elle avait une tendance à se corrompre, comme cela arrive avec certaines fleurs et dans certains climats.

On a aussi préconisé l'emploi de quelques grumeaux de camphre ou de quelques pincées de charbon pulvérisé que l'on met chaque jour dans le vase où sont les fleurs. On a aussi recommandé l'usage d'une solution ammoniacale (5 grammes de sel ammoniac par litre d'eau). Ces mélanges agissent tout à la fois comme désinfectants, et comme transformateurs de la densité de liquides destinés à être entraînés dans la fleur, par l'effet combiné de l'évaporation et de la capillarité.

P. D'ARLATAN.

Contre la maladie du sommeil

On sait qu'avec l'appui du ministère des colonies, la Société française de Géographie a décidé d'envoyer en Afrique équatoriale une mission scientifique afin de rechercher les causes de la maladie du sommeil, en même temps que d'étudier les moyens à opposer aux ravages, de jour en jour croissants, du terrible fléau.

— Oui, parce que je ne te considère pas engagée envers lui.

Tel n'était pas l'avis de Chantal, cependant elle se leva et sortit sans protester de nouveau.

A quoi bon le faire en ce moment, du reste? Le plus pressé n'était-il pas d'éclaircir ce mystère. Comment s'y prendrait-elle? elle l'ignorait!... Mais ce qu'elle savait, c'est qu'elle interrogerait, qu'elle observerait, qu'elle prierait surtout! et elle avait l'invincible espérance d'arriver à son but.

Et pendant que dans la paix profonde de sa chambre silencieuse, la jeune fille réfléchit aux moyens qu'elle pourra employer pour trouver le coupable; pendant que Gauthier, broyé par la souffrance, se demande en regagnant son logis s'il a réellement vécu l'heure terrible pour lui qui vient de s'écouler; Luc, mollement étendu sur les banquettes luxueuses de l'Orient-express qui se dirige à toute vapeur vers l'Egypte, rêve à la chance nouvelle que va lui permettre de tenter l'argent dont il disposera encore après avoir soldé ce qu'on appelle si fausement « une dette d'honneur ».

(A suivre.)

La Société fait appel à deux médecins de l'Institut Pasteur, les docteurs Lebeuf et Martin. Un de nos confrères parisiens a causé avec ce dernier du but de la mission et de la marche foudroyante de l'implacable maladie dans les colonies sud africaines. Il lui a aussi dit que Brazzaville et le Congo français étaient l'objectif de la mission médicale: elle étudiera la genèse de cette dangereuse affection et les moyens de la combattre. L'Institut Pasteur prend la direction scientifique de la mission. Le docteur Lebeuf, qui est aide-major des troupes coloniales, a séjourné fort longtemps au Congo. Le docteur Martin revient de la Guinée, où il est allé étudier sur place le fléau et il est en train de revoir les épreuves de l'étude qu'il a rapportée de là-bas.

Un aide naturaliste fera également partie de la mission.

« Il est à peu près décidé, continue le docteur Martin, que nous nous mettrons en route pour l'Afrique vers la mi-octobre: nous nous embarquerons à Bordeaux pour Brazzaville où nous installerons un laboratoire selon toutes les règles les plus modernes de la médecine: il doit, en effet, ne pas seulement servir à nos études, mais aux travaux de docteurs qui viendront après nous; il devra nous permettre non seulement de poursuivre l'examen de la maladie du sommeil, mais donner la facilité de traiter la variole, l'un des fléaux qui déciment en ce moment la population indigène.

De Brazzaville nous nous rendrons dans l'intérieur des terres, le long des fleuves et dans les endroits où la maladie du sommeil sévit avec le plus de violence: notre but est de tracer en quelque sorte la carte géographique de cette terrible maladie. Quelques mots d'explication sont ici nécessaires.

Vous savez peut-être que le microbe de la maladie du sommeil est le trypanosome, et ce microbe, ce sont les fameuses mouches tsé-tsé qui le propagent. Ces mouches, qui sont belle taille et presque semblables à celles de nos contrées, si ce n'est que de leur tête émerge un dard puissant, s'infectent elles-mêmes quand elles piquent un indigène déjà atteint de la maladie du sommeil; qu'elles piquent un autre individu jusqu'ici indemne, et le voilà, lui aussi, atteint.

D'abord il n'y prend pas garde, d'autant plus que la période de l'affection présente un caractère plutôt bénin. Certes, le sujet se sent bien un peu déprimé; il a quelque peu de fièvre, mais il ne prête à ces symptômes qu'un intérêt médiocre; il met généralement son malaise sur le compte du paludisme. Survienne la seconde et dernière période, il est de jour en jour plus anémié, de jour en jour son regard devient terne, ses jarbes fléchissent; sa mémoire même diminue. Le moment arrive où le sommeil le gagne, un sommeil invincible; il dort debout, il dort en mangeant; il finit par tomber en une léthargie prolongée qui est en quelque sorte le vestibule de la mort.

Le mal ne pardonne pas; il se propage depuis ces dernières années, avec une rapidité vraiment foudroyante. Des villages entiers sont décimés, d'autres à la première apparition du fléau, sont entièrement abandonnés par les indigènes. Et voici qu'après la race noire la race blanche se trouve aussi atteinte; c'est ainsi qu'à Léopoldville de 1903 à 1906, le docteur Brownin a pu citer chez les blancs sept cas de « trypanosomiase ». Et le champ des régions ainsi contaminées s'agrandit de jour en jour; le fléau a envahi les contrées qui avoisinent